

Adra

Ce matin, dans la chambre, le lit s'érige en montagne blanche, en Kilimandjaro de la douceur, avec les draps et la couette empilés, battus, fouettés, comme dans une tentative d'en faire des nuages.

C'est un dimanche poisseux d'oisiveté comme les autres. Filtrée par le tissu, la lumière pure et précise de ce jour d'hiver tombe en gouttelettes sur le matelas, éclabousse le front de Wallis, arrose ses épaules et asperge son ventre nu de galaxies scintillantes.

Oh, Wallis. Wallis, avec son prénom de scandale, son nom de princesse qui ne deviendra jamais reine. Wallis et la masse nuageuse de ses cheveux, Wallis et sa bouche toute ronde, si impudente, Wallis qui a un poème pour visage. Wallis qu'aujourd'hui encore tu ne peux te lasser de contempler : cette face ouvragée comme un alexandrin, les rimes entortillées de ces cheveux, chacun des minuscules vers enfouis, perdus dans la forêt de ces cils orientaux. Elle s'humecte les lèvres et tu suis le mouvement de la langue qui retrace et humidifie les enjambements délicats de cette bouche légèrement gercée. Du bout du doigt, tout doucement, tu traces les constellations qui se forment sur sa chair frissonnante ; dans le puits stellaire de ses clavicules, tu trouves une Cassiopée frémissante et sur son ventre quelque chose qui ressemble à la Grande Ourse. Elle ne bouge pas d'un pouce quand tu dessines Canis Major sur le haut de sa cuisse gauche et pas plus quand tu prétends découvrir Orion en train de chasser sur sa jambe. Elle ne dit rien quand ton nez chatouille le Dragon qui s'étire sur sa cheville, ni même quand, de ta bouche, tu viens retracer les contours d'Andromède. Mais quand en titillant le Lion sur sa joue, tu lui chuchotes à l'oreille l'histoire de son lointain cousin, le lion de Némée, vaincu par Hercule, avant de te taire, soudain Wallis se redresse.

– Raconte-moi une autre histoire, Al. Une que tu n'as racontée à personne.

Elle te regarde bien en face et elle te sourit, de ce sourire plus lumineux que physique qu'elle a, alors lentement tu commences. Wallis glisse sa main dans la tienne mais déjà tu n'es plus là, dans la chambre, à côté d'elle, avec la masse nuageuse de ses cheveux qui te chatouille le torse, tu es loin, très loin, tu remontes le temps, tu quittes Paris à reculons et tu cours en arrière à travers les Balkans, tu traverses des routes et tu passes sous des barbelés, tu t'échappes d'un camp et te voilà soudain à Lesbos, sur la plage mais tu n'arrêtes pas ta course effrénée dans le passé, tu retournes à la mer, tu retournes au bateau, tu retournes à Izmir et voilà que tu marches sous le soleil vers l'endroit où commencent toutes tes histoires.

« – On dit qu'à Izmir, quand on sait bien écouter, on peut entendre les vieilles ruines se chuchoter des secrets les unes aux autres, des secrets qui datent d'un temps où la ville s'appelait encore Smyrne, des secrets qui datent d'avant le Grand Incendie, avant les invasions successives et les destructions multiples. Mais tout le monde ne sait pas rester suffisamment silencieux pour écouter les ruines parler. J'ai connu un garçon et sa petite sœur, des Damascènes loin de leur ville, venus à Izmir sans leurs parents, qui n'ont jamais réussi, par exemple. Chaque jour depuis leur arrivée, ils s'y essayaient

en vain et chaque jour les ruines demeurant muettes, ils abandonnaient et ils descendaient jusqu'au port pour regarder la mer. Ils m'ont dit que de là, les jours de beau temps, on voyait jusqu'au bout du monde. Ils pouvaient passer des heures à scruter la mer Égée. Il la prenait sur ses genoux et il lui montrait toutes les îles en lui racontant qu'un jour il l'emmènerait y rencontrer de très anciens dieux. À Lemnos, dans sa forge sous le volcan Mosychlos, Héphaïstos lui forgerait un bouclier encore plus beau que celui d'Achille, un bouclier qui repousserait tous les monstres, un bouclier pour arrêter les bombes et les balles, un bouclier pour une héroïne. Et puis ayant amélioré leur frêle esquif, il les enverrait vers les constellations éparses des Cyclades, jaillies de l'écume frappée par le trident de Poséidon. Voguant parmi les îles sauvages plantées d'oliviers et de vigne, ils iraient à Délos, à la rencontre des jumeaux divins. Le garçon chuchotait dans le creux de l'oreille d'Adra, la petite sœur, que peut-être, impressionnée par son courage, Artémis lui demanderait de se joindre à ses suivantes pour chasser dans les montagnes.

Mais ensemble, ils repartiraient.

En passant près de Naxos, regardant sous les flots, ils verraient une bande de dauphins malheureux qui les fixeraient avec des yeux humains ; d'anciens pirates cupides punis par Dionysos. Il prenait toujours soin de la mettre en garde contre la Crète, Minos son roi cruel et le Minotaure emprisonné dans le labyrinthe ; il fallait l'âme d'un Thésée pour s'y aventurer. Puis glissant vers Cnide, ils accorderaient un salut respectueux au temple d'Aphrodite, par peur de la déesse vindicative mais ne s'arrêteraient pas, préférant rentrer à Izmir pour raconter leurs aventures. Chaque fois qu'ils descendaient au port, il lui racontait une nouvelle histoire. Parfois, ils plongeaient tout au fond de la mer Égée pour nager avec les Néréides. Parfois leur bateau les menait jusqu'au Pont-Euxin où s'asseyant dans l'herbe ils écoutaient les esprits d'Achille et de Patrocle leur conter une guerre immémoriale. Parfois, ils préparaient des expéditions vers le mont Parnasse où les Muses leur raconteraient des histoires d'un temps si ancien qu'il ne se compte plus en années, mais en regroupements d'années, qui s'amoncellent en décennies poussives, s'agglomèrent en siècles tranquilles, s'agrègent en millénaires furtifs.

Et puis, un jour, ils sont vraiment partis. Oh, tu aurais dû voir ça ; ce ciel bleu, si bleu, sans nuages... Avec la mer en face, c'était comme d'être à la limite de tous les bleus : le bleu céleste, le bleu océanique, le bleu terrestre, le bleu des âmes. La première partie du trajet, ils l'ont passée à essayer de donner un nom exact à ce bleu sans fin ; bleu outremer, non, bleu des mers du sud, trop clair, bleu cobalt, trop foncé... Puis, quand dans les bras de Poséidon, le char d'Hélios a coulé et que la nuit est tombée, il s'est mis à lui parler de la ville où ils se rendaient. Une ville qui s'appelle Paris. Paris... c'est un nom si savoureux pour la langue, un nom qui éclot sur les lèvres comme une bulle de savon, un nom qui pétille et qui enchante. Paris... cette ville magique où chaque matin, lui a-t-il raconté, une femme monte sur les toits pour peindre les nuages, où les arbres se parlent les uns aux autres la nuit et où, quand tombe la pluie, la ville suspend chaque goutte, les fait chuter plus lentement qu'ailleurs, les fixe aux câbles des tramways pour s'en faire des bijoux, les accroche aux frontons des maisons pour que,

d'une rive à l'autre, chaque façade soit un large miroir, qui reflète sa propre beauté à l'infini.

À Paris, vivaient les gens les plus gentils du monde.

À Paris, surtout, il y aurait une maison rien que pour eux.

Mais d'Izmir à Paris, la distance est grande et les monstres sont nombreux. Il leur fallait d'abord atteindre Lesbos. Alors, quand, dans le bateau, les autres passagers se sont mis à se chuchoter d'horribles histoires sur ce qui arrivait parfois aux bateaux à l'approche de Lesbos, il l'a prise sur ses genoux pour lui raconter des histoires sur l'île. Longtemps auparavant, une femme au nom de Sappho, une poétesse y avait vécu, entourée d'un cercle de jeunes filles. Avec sa voix seule, il fit renaître pour Adra l'éblouissement de mondes déchus ; il leur inventa une vie douce et moelleuse, de plaisirs absolus, il décrivit leur école comme un palais sans portes, sans fenêtres, avec des plafonds si hauts qu'ils devaient sans doute aller titiller les dieux dans leur Olympe. Tous les matins, elles faisaient une grande marche dans la campagne et elles récitaient des poèmes avec tant de conviction qu'intriguées, dryades et naïades sortaient de leurs bois et sources respectives, pour mêler leurs pas aux leurs. Il dit que chaque mois on organisait un grand banquet où l'on servait du vin au goût de miel dans de grands vases décorés et où il y avait sur la table tant de plats différents qu'il aurait fallu trois jours pour tout goûter. Ensuite, menées vers les rivages de la sieste par tant de bonne chère, elles s'allongeaient toutes dans un même grand lit, immense et solide comme un navire, et elles s'endormaient les unes après les autres, bercées par le jeu harmonieux d'une joueuse de flûte. Il lui aurait parlé des pièces de théâtre qu'elles organisaient dans la cour si jamais le bateau, sans doute dérouté par le chant de Sirènes invisibles, ne s'était pas écrasé contre les rochers. Il n'a jamais su exactement ce qui s'est passé à Lesbos, sur la plage, mais soudain, d'un seul coup, plus d'Adra. Introuvable. Nulle part. Disparue.

Il a toujours espéré que d'une manière ou d'une autre, Sappho a su trouver Adra. »

Et voilà. Tu t'arrêtes.

– Qu'est ce qui se passe après, Al ?

Après ? Après, tu marcheras. Tu marcheras à travers les Balkans, la Hongrie, l'Allemagne et d'autres pays. Tu marcheras jusqu'à Paris. Marcher, courir, dormir : la trinité du migrant. Tu atteindras la ville après des mois, vers la fin de l'été. Et tu marcheras encore. Découvriras une ville qui ne sera plus seulement un mythe forgé dans le bouillonnement chaud de ton imagination mais une réalité, des rues, des maisons, des places, des parcs et des gens, des gens surtout, des gens partout. Tu verras la ville dans les brumes de six heures, dans l'aveuglante clarté de quatorze heures, dans l'or fondu de dix-sept heures, dans le voile gazeux du crépuscule. Tu apprendras par cœur le nom des rues, des avenues et des boulevards, tu te réciteras comme des poèmes le nom des ruelles, des places et des impasses. Tu tatoueras le plan du métro dans ta mémoire. Après quelques temps, des efforts, beaucoup de luttes, tu trouveras un poste dans une boulangerie, une toute petite boulangerie dans une si grande ville.

Et puis des années après, ce sera à nouveau l'été et tu tomberas amoureux de la plus belle fille de l'univers. Tu la rencontreras dans une des serres du Jardin des Plantes.

Il suffira d'un pas à l'intérieur et les plantes, grasses et veloutées, se presseront contre toi dans des étreintes d'une douloureuse délicatesse. Il fera chaud sous les vitres de verre et elle sera assise, là, au fond, fleur parmi les fleurs, sous une grappe blanche qui laissera tomber des pétales dans ses cheveux.

Oh, cette fille. Elle vit dans une petite mansarde, exactement comme tu as toujours imaginé que les Parisiennes le faisaient. Elle fait les meilleurs câlins du monde. Elle change de chanson préférée toutes les trois semaines. Elle adore Gabriel Garcia Marquez et la littérature islandaise. Elle a une infinité de pulls aux couleurs fruités, des pulls couleur d'agrumes et de cerises, des pulls couleur fruits des bois écrasés, des pulls dont la couleur évoque la peau de la banane et la chair du melon, des pulls vitaminés comme des oranges et sucrés comme des mangues. Elle aime se promener seule pendant des heures. Elle est capable de manger plus de chocolat que cela ne devrait être humainement possible. Elle a, sur un tableau de liège, un collage de cartes postales qui proviennent de la boutique du musée d'Orsay. Elle pleure chaque fois qu'elle termine *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. Elle aime à Paris, par-dessus tout, les lieux qui lui racontent des histoires ; les arènes de Lutèce et le cimetière du Père Lachaise, le Panthéon, la cathédrale de Notre-Dame et ce coin si particulier sur ton épaule à toi où, par un jour d'hiver, elle posera la tête et te demandera de raconter ton histoire.

Coralie CHAPITEAU